

La géographie féministe et la science : réflexions à partir d'un livre de Sandra Harding

Anne Gilbert

Volume 31, Number 83, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021882ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021882ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Gilbert, A. (1987). La géographie féministe et la science : réflexions à partir d'un livre de Sandra Harding. *Cahiers de géographie du Québec*, 31(83), 287–291.
<https://doi.org/10.7202/021882ar>

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LA GÉOGRAPHIE FÉMINISTE ET LA SCIENCE : RÉFLEXIONS À PARTIR D'UN LIVRE DE SANDRA HARDING

par

Anne GILBERT

*Department of Geography, University of California
at Los Angeles, Los Angeles, California, 90024*

D'abord isolément, puis souvent au sein d'entreprises collectives, certains géographes n'ont pas hésité, depuis le milieu des années soixante-dix, à s'appuyer sur le féminisme pour étudier la relation des sociétés à l'espace. Forts de l'idée que les contrastes entre le vécu des femmes d'une part, centré sur les sphères de la maison, de la famille et des tâches domestiques, et celui des hommes d'autre part, centré sur celles du travail salarié et de la participation politique, suffisent largement à jeter les fondements d'un champ original au sein de la discipline, ils ont introduit une géographie féministe ; une géographie qui prend explicitement en compte la ségrégation spatiale entre les sexes.

Cette géographie féministe, quoique maintenant bien implantée, suscite encore des réactions très diverses chez les géographes. Certains l'attaquent, d'autres la tolèrent, d'autres encore la considèrent comme étant plus ou moins sérieuse et s'interrogent sur l'intérêt que présente une telle démarche pour la discipline géographique. Les raisons pouvant éclairer pareilles hésitations peuvent être multiples. Elles s'expliquent néanmoins le plus souvent par une profonde méconnaissance de la production géographique d'inspiration féministe. La difficulté pour un « profane » de se retrouver dans plusieurs types de démarches féministes joue ici un rôle important ; cela sans parler des ambivalences dans les positions exprimées au sein même de certaines de ces démarches et qui rendent encore plus problématique l'évaluation de la géographie féministe.

La réflexion sur la géographie féministe proposée ici a été menée dans le but de cerner plus clairement son apport à la discipline. Cette réflexion porte sur une des contradictions les plus profondes de l'approche féministe en géographie, et qui tient à la position qu'elle adopte face à la science moderne¹. L'ouvrage de Sandra Harding (1986), intitulé *The Science Question in Feminism*, s'est avéré à cet égard un outil de premier plan. L'auteure y met en lumière les positions diverses et souvent contradictoires du féminisme face à la science. Elle conclut sur la nécessité pour le féminisme de poursuivre son effort de théorisation. En géographie, un flottement similaire à celui qui caractérise la position du féminisme face à la science peut également être observé. Dans un premier temps, cela suggère certaines questions à adresser à la géographie féministe et, dans un second temps, conduit à élaborer certaines propositions quant à une démarche méthodologique susceptible d'ouvrir la discipline aux perspectives féministes.

FÉMINISME ET REMISE EN QUESTION DE LA SCIENCE

La thèse que défend Sandra Harding est celle de la nécessité pour le féminisme de se doter d'une théorie de la science. Les justifications invoquées sont d'ordre épistémologique. Elles

reposent sur une argumentation savamment développée portant sur la nature androcentrique de la science, sur l'insuffisance des concepts féministes et sur la nécessaire transformation de la science en un discours critique informé par des visées émancipatoires. L'analyse des différentes formes qu'a prises la critique féministe de la science constitue la base de cette argumentation. La dénonciation de la masculinité de la démarche scientifique à ses différents niveaux y joue un rôle de premier plan.

Dans le premier chapitre de son livre, Sandra Harding explique la genèse de ces critiques de la méthode scientifique. Elle rappelle que la recherche féministe, en voulant étudier les femmes, les hommes et les relations sociales entre les sexes, s'est butée à des limites inacceptables à l'intérieur des cadres conceptuels des disciplines : celles des problématiques, dites inclusives, mais qui portent indéniablement la marque de ceux qui les sélectionnent, eux-mêmes produits de leur genre, classe, race et culture ; celles des théories et méthodes inadéquates au projet d'émancipation des femmes. De telles limites auraient conduit la recherche féministe à attaquer les fondements mêmes des disciplines, à savoir leurs bases scientifiques. Elles auraient radicalisé la position du féminisme envers la science et suscité une remise en question de ses fondements et de la culture qui la retient comme seul mode valide de connaissance. Le problème du savoir-intégrer les femmes dans la recherche scientifique aurait ainsi fait place à une interrogation sur les racines du savoir et, plus particulièrement, sur la validité, à des fins émancipatoires, d'une science apparemment reliée aux projets masculins et bourgeois typiques du monde occidental.

Sandra Harding prend l'exemple de la critique féministe concernant les démarches des sciences sociales et de la biologie pour montrer la profondeur et l'étendue des accusations d'androcentrisme pouvant être adressées à la science. C'est ce qui fait l'objet du quatrième chapitre de son livre dans lequel elle met également en lumière les implications de ces charges contre la masculinité de l'approche scientifique, y compris celle des sciences physiques, pour la survie de la science comme mode de connaissance. La question posée par l'auteure est la suivante : la science doit-elle être rejetée complètement ? Doit-on au contraire revoir celle-ci de façon à ce qu'elle réponde mieux aux besoins d'une société égalitaire ? La réponse que propose Sandra Harding est déjà annoncée dans le deuxième chapitre de l'ouvrage consacré à la critique des concepts de science et de genre. Elle est une profession de foi dans une science dont la définition, inspirée des épistémologies postmodernistes, sera beaucoup plus large que celle que lui prête, par exemple, le déductivisme logique. Cette réponse se fait également promotrice d'une théorie féministe mieux articulée à cette pratique scientifique renouvelée, et qui tient compte des multiples dimensions du concept de genre. L'exposé que fait l'auteure pour démontrer le bien-fondé de cette thèse est long et sinueux. Les arguments invoqués s'appuient sur la revue de critiques féministes de la science peu reliées entre elles. À cet égard, mentionnons d'une part les critiques sur la pratique scientifique en tant qu'activité sociale et dont la structure serait fondée sur l'opposition des genres, et d'autre part, celles d'une utilisation préjudiciable aux femmes des résultats de la recherche scientifique (chapitre cinq). L'intérêt de l'ouvrage de Sandra Harding est d'avoir habilement démontré que ces critiques prennent racine dans une même remise en question, celle de la science telle qu'elle est encore conçue dans notre culture occidentale.

CONTRADICTIONS DE LA CRITIQUE FÉMINISTE DE LA SCIENCE

Cette remise en question ne se ferait cependant pas sans problème ou contradiction. C'est là l'argument principal de Sandra Harding sur lequel s'appuie par ailleurs sa revendication pour une théorie féministe de la science. Cet argument est développé dans les chapitres six à neuf de l'ouvrage. L'auteure y analyse non plus les critiques elles-mêmes adressées à la pratique scientifique, mais plutôt leurs justifications épistémologiques.

Selon Harding, ces épistémologies pourraient être regroupées en trois familles. Une première, l'empirisme féministe, voit dans le sexisme et l'androcentrisme des écarts à une « bonne science », écarts qui pourraient être corrigés par une conformité plus grande aux normes existantes de l'investigation scientifique. Une seconde, le point de vue féministe, s'inspire de la théorie marxiste pour défendre une approche féministe de la réalité naturelle et sociale, approche

qui s'enracine dans l'expérience vécue par les femmes et marquée par la domination, et qui peut fournir une connaissance plus complète et moins perverse de cette réalité. Une troisième enfin, le postmodernisme féministe, dont les différentes formes, inspirées de la sémiologie, de la psychanalyse, du structuralisme, etc., partagent un scepticisme profond quant à l'universalité de l'existence, du langage ou de la science et qui défend la connaissance des différentes identités des femmes. Or, chacun de ces types d'épistémologie comporte en lui-même des contradictions qui remettent en question les catégories à l'intérieur desquelles les alternatives à la science ont été formulées.

Mentionnons rapidement quelques-unes de ces ambivalences du discours féministe sur la science. Pour sa part, l'empirisme promeut à la fois une méthode scientifique supposément neutre et une présence féminine accrue dans la pratique de la science afin de produire des résultats non biaisés et plus objectifs ; en d'autres mots une science indépendante de celles qui la pratiquent et devant être animée par des femmes conscientes de leur infériorité. Quant au point de vue féministe, il préconise la défense de la science comme mode de connaissance. Il s'agit toutefois d'une science qui ne comprend le réel que depuis la seule perspective du genre dominé, en d'autres mots d'une science à la fois indépendante et subordonnée aux idéaux féministes. Finalement, le postmodernisme féministe prône le rejet de la science, donc de la théorisation, et l'adhésion à un projet féministe capable de fournir une théorie unique et vraie de la réalité des femmes ; en d'autres mots il propose d'une part la recherche de modèles généraux comme but ultime de la science et, d'autre part, l'absence de généralisations. Ces épistémologies féministes manqueraient de cohérence et laisseraient notamment ouvertes les questions fondamentales auxquelles elles prétendent répondre, soit celles de la neutralité de la science, de sa subordination au projet féministe et de sa compétence à cerner le réel. Ces ambivalences ne seraient toutefois pas un obstacle. Selon Sandra Harding, celles-ci seraient au contraire beaucoup plus susceptibles que des épistémologies plus cohérentes de faire naître des interrogations sur les origines sociales des incohérences entre nos pensées et nos pratiques, leurs réponses étant porteuses d'un avancement véritable de la science comme mode de connaissance. C'est ce point de vue qu'elle développe dans le dixième et dernier chapitre de son ouvrage.

LA GÉOGRAPHIE FÉMINISTE

On peut, à la lumière de la thèse de Sandra Harding, faire l'analyse du rôle que joue la géographie féministe au sein de la discipline. Cette analyse peut se dérouler aux deux niveaux privilégiés par notre collègue philosophe à savoir, premièrement, celui des problématiques et des démarches théoriques et méthodologiques développées en fonction du projet féministe et, deuxièmement, celui des justifications épistémologiques de telles problématiques et démarches. Les justifications épistémologiques de la géographie féministe étant encore peu développées, notre réflexion portera surtout ici sur les propositions caractéristiques du premier niveau. Celles-ci seront vues comme autant de tentatives visant à fournir des alternatives au modèle scientifique traditionnellement véhiculé en géographie.

Ces alternatives présentent des positions face à la science qui sont très voisines de celles identifiées par Sandra Harding. Les études de localisation des femmes aux différents niveaux de l'échelle spatiale sont typiques d'un empirisme féministe voulant réformer la science. Elles proposent des problématiques nouvelles qui ouvrent à l'analyse spatiale des objets de recherche non retenus par la géographie androcentrique, tels les espaces de la production domestique ou les lieux de garde des enfants. Elles exploitent un matériel différent, plus apte à révéler les spécificités de l'espace utilisé par les femmes, telles certaines données de première source. Elles font finalement appel à des techniques plus souples de traitement de l'information favorisant la compréhension de la réalité féminine². Cette analyse spatiale des femmes présente, du point de vue de sa position face à la science, les ambiguïtés caractéristiques de l'empirisme féministe. Premièrement, elle a recours à la démarche déductive de l'empirisme logique et utilise ainsi le même cheminement qu'une géographie motivée par d'autres desseins que ceux d'analyser le vécu spatial des femmes. Deuxièmement, elle met en doute l'hypothèse de base de cette

démarche, à savoir celle de la neutralité d'une géographie scientifique qui, par le biais des problèmes qu'elle choisit ou des méthodes qu'elle adopte pour traiter ceux-ci, limite grandement le champ de l'investigation géographique. Cette géographie féministe entretiendrait ainsi face à la science un dilemme profond à propos duquel une réflexion plus poussée est nécessaire. À cet égard, certaines questions fondamentales doivent être posées. Par exemple, la féminisation de l'analyse spatiale est-elle une réponse adéquate à l'androcentrisme de la géographie ? Ou encore, le cadre normatif des études de localisation est-il en effet propice à la compréhension du vécu spatial des femmes ?

Une réponse à ces interrogations a été fournie dans les travaux géographiques caractéristiques d'une position que Sandra Harding qualifie de féministe. Pour notre part, nous la nommerons « socialiste féministe » afin d'éviter la confusion avec les autres positions adoptées par la géographie féministe. En accord avec cette position, la seule géographie valable est celle qui est menée à des fins émancipatoires. Démarches théoriques et méthodologiques, de même que problématiques sont choisies en fonction du projet de renversement du patriarcat et d'accès à l'égalité pleine et entière pour les femmes³. Ce type de travaux d'inspiration marxiste présente également des incohérences qu'a relevées Harding. Les adeptes du socialisme féministe, comme plusieurs de leurs collègues non féministes, se sont en effet « converties » aux propositions d'inspiration marxiste sans discuter véritablement des enjeux d'un tel choix théorique. Ainsi certaines interrogations sont-elles demeurées sans réponses. On peut par exemple se demander quel peut être l'impact, dans une culture qui voue un quasi-culte à la science, des résultats de recherches dont l'objet, les concepts et les méthodes sont subordonnés au projet féministe ? Et, plus généralement, on peut s'interroger pour tenter de déterminer quels sont les rapports que doit entretenir la géographie en tant que science avec le politique et l'engagement social ?

Sandra Harding a identifié certaines contributions féministes qui, inspirées par les épistémologies postmodernistes — ou plutôt postpositivistes — proposent un rejet total de la science. Y sont utilisées des démarches « athéoriques », intuitives, c'est-à-dire des démarches contraires à celles préconisées par la science moderne. Pour Harding, il s'agit là d'une approche encore mal définie et dont on ne peut évaluer tous les impacts sur la recherche. Elle lui apparaît néanmoins prometteuse : privilégiant des modes de connaissance moins traditionnels, le féminisme postpositiviste véhicule une conception beaucoup plus large de la science. De plus, en proposant une définition du genre qui tient compte notamment de ses aspects symboliques, il semble particulièrement propice à éclairer le monde féminin dans toute sa complexité.

Le postpositivisme est encore à l'état embryonnaire dans les travaux géographiques féministes. Peu de géographes d'inspiration féministe se sont encore aventurées hors de la science moderne (Women and Geography Study Group of the IBG, 1984, p. 36). Pourtant, une approche dite humaniste et qui défend une position très voisine de ce que présente Harding est bien implantée dans la discipline. Non limitée par des cadres normatifs tels ceux de l'empirisme ou du socialisme féministes, cette voie offrirait à la géographie féministe des possibilités nouvelles. La sémiologie des espaces féminins et l'étude du langage des femmes sur l'espace sont parmi celles-ci. Dans un court essai ayant pour thème « Géographie et féminisme », Christine Risi (1986) laisse entrevoir l'impact qu'aurait une telle géographie féministe. En fait, une contribution féministe postpositiviste permettra de développer, à partir de la territorialité des femmes, de nouvelles conceptualisations de l'objet géographique qui sont proprement féminines. L'empirisme féministe et le socialisme féministe n'ont pas suscité une telle féminisation de la discipline. Subordonnés à la science, ils restent des outils que nous pourrions qualifier de traditionnels en géographie. Et les recherches qui s'en inspirent diffèrent finalement peu des travaux androcentriques dont elles se veulent les alternatives. Le féminisme postpositiviste serait au contraire une véritable géographie au féminin⁴. Mais pourquoi alors les géographes sont-elles si peu nombreuses à adopter une telle perspective ? Pourquoi les épistémologies postpositivistes font-elles encore peur en géographie, notamment peur aux femmes ? On sait le problème d'insertion dans le monde académique auquel ont à faire face la majorité des femmes géographes. On peut penser que celles-ci, à la lumière de ce problème, se posent face au postpositivisme féministe les mêmes questions que nous nous sommes posées : une géographie féministe intuitive, présumément dénuée d'a priori théoriques et dont la position quant à la science pourrait rappeler à tort celle de la géographie classique, sera-t-elle jugée comme un mode de

connaissance acceptable ? Saura-t-elle s'imposer ? Pourra-t-elle même convaincre les collègues féministes privilégiant des approches plus traditionnelles ?

CONCLUSION

Les démarches utilisées par la géographie féministe pour contrer la masculinité de la science peuvent être diverses. Nous en avons discuté deux qui ont jusqu'ici dominé la production géographique. Nous en avons proposé une troisième qui, s'inspirant des épistémologies postpositivistes, serait susceptible d'ouvrir en géographie un champ nouveau. Cette diversité reflète la multiplicité des philosophies de la science qui ont influencé la pratique géographique au cours des deux ou trois dernières décennies. Elle n'est pas spécifique à la géographie menée dans une perspective féministe. Et elle ne semble pas en voie de disparaître, bien que les efforts de réunification d'approches apparemment opposées se fassent de plus en plus nombreux, chez les féministes comme chez les non-féministes.

D'aucuns verront dans cette diversité de positions que peut adopter la géographie féministe face à la science un indice de sa faiblesse épistémologique. Mais ne serait-elle pas plutôt, comme le suggère Harding pour le féminisme en général, un signe de sa puissance ? Car le monde soumis à l'investigation des géographes est complexe, trop complexe pour qu'une théorie hégémonique de la science, fût-elle féministe, puisse totalement permettre de le comprendre.

NOTES

¹ Nous remercions les participantes et participants au séminaire « Research Methods and Feminist Theory » (Department of Urban Planning, U.C.L.A., automne 1986) pour nous avoir aidée à en évaluer toutes les implications.

² De nombreux travaux représentatifs de cette approche ont été cités par Mazey et Lee (1983) ainsi que par Zelinsky, Monk et Hanson (1982).

³ Les propositions du Women and Geography Study Group of the IBG (1984) et les travaux dont elles s'inspirent s'appuient sur une telle position. La plupart des articles réunis dans le numéro d'*Antipode* (vol. 6, n° 3, 1984) ayant pour thème « Women and the Environment » appartiennent aussi à cette catégorie.

⁴ Nous avons emprunté cette expression au Collectif de lecture sur l'espace et les femmes (Département de géographie, Université Laval, Québec).

SOURCES CITÉES

- COLLECTIF (1984) *Women and the Environment*. *Antipode*, 6(3).
 HARDING, Sandra (1986) *The Science Question in Feminism*. Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 271 p.
 MAZEY, M.E. et LEE, D.R. (1983) *Her Space Her Place*. Washington (D.C.), Association of American Geographers, Resource Publications in Geography, 83 p.
 RISI, C. (1986) Géographie et féminisme: remarques liminaires. *Cahiers de géographie du Québec*, 30(79): 77-82.
 WOMEN AND GEOGRAPHY STUDY GROUP OF THE IBG (1984) *Geography and Gender*. London, Hutchinson, 160 p.
 ZELINSKY, W., MONK, J. et HANSON, S. (1982) Women and Geography: a Review and Prospectus. *Progress in Human Geography*, 6(3): 317-366.

(acceptation définitive en avril 1987)